

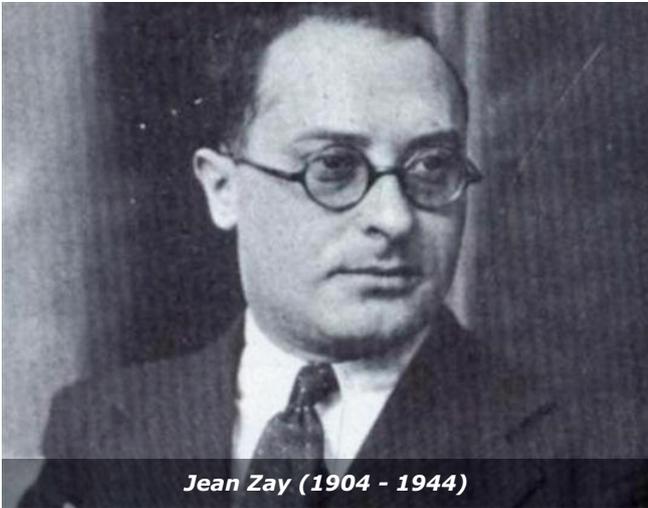


Jean Zay, l'homme à abattre

Par Daniel LAURENT

Jean Zay est né en août 1904 à Orléans. Son père, Léon Zay, directeur du journal radical-socialiste *Le Progrès du Loiret*, est né de parents juifs alsaciens ayant choisi la France en 1871. Sa mère, Alice Chartrain, institutrice protestante, est originaire de la Beauce.

Il poursuit ses études au lycée Pothier d'Orléans où il rencontre René Berthelot, qui sera directeur du conservatoire national de musique et qui deviendra l'un de ses amis. Il obtient un prix de composition de littérature française au concours général de 1922 puis de philosophie au concours de 1923.



Jean Zay (1904 - 1944)

Pour financer ses études de droit, Jean Zay devient clerc d'avoué et secrétaire de rédaction au *Progrès du Loiret*. Avocat en 1928, il s'inscrit au barreau d'Orléans.

Jean Zay s'engage très tôt en politique. Dès ses études secondaires, il adhère aux Jeunesses laïques et républicaines, puis, à sa majorité, s'inscrit au Parti radical. Il fréquente les cercles républicains, devient membre de la Ligue française pour la défense des droits de l'homme et du citoyen, responsable de la Ligue de l'enseignement et se fait initier à une loge maçonnique en 1926. Pendant l'été 1930, il est délégué des JLR et de la Ligue des Droits de l'Homme, en Allemagne. Au retour, il donne à Orléans une conférence : *Aurons-nous la guerre ?*

En 1932, à 27 ans, il est élu député du Loiret sous l'étiquette radical-socialiste. Il est alors le plus jeune député de France. Vite remarqué, il devient l'un des espoirs de ce parti et c'est à lui qu'est confié le rapport de politique générale du congrès de 1935 qui décide l'adhésion du parti radical au Front populaire. En 1936, le président du conseil des ministres Albert Sarraut le nomme sous-secrétaire d'État à la présidence du Conseil. Quelques mois plus tard, il est réélu et devient, à 32 ans, le 4 juin 1936, membre du gouvernement du Front populaire comme ministre de

l'Éducation nationale et des Beaux-arts.

Jean Zay est l'instigateur de la démocratisation du savoir et de la culture, du théâtre populaire pour tous, du CNRS, de la démocratisation des musées, de la défense d'un droit d'auteur, du Festival de Cannes (imaginé en 1938 !), de la Cinémathèque française, de l'école obligatoire jusqu'à quatorze ans, des classes «découvertes en plein air», de la pédagogie moderne (un enseignement plus vivant), etc...

Jean Zay était un ministre de l'Éducation «visionnaire».

Son credo : *La République repose avant tout sur le civisme et l'intelligence des citoyens, c'est-à-dire sur leur éducation intellectuelle et morale (...)*. Il est «contre les utopies révolutionnaires». Pour lui, la politique est ce mouvement par lequel l'humanité s'ap-profondit et devient en quelque sorte plus digne d'elle-même.

Jean Zay est également l'un des adversaires les plus résolus des Ligues d'extrême droite.

Citons à ce sujet Pierre Mendes-France¹ qui a vécu



cette période :

A vrai dire, nous étions tous de plus en plus préoccupés par la montée des périls, les menaces graves à l'est, l'approche de la guerre. Nos réactions étaient semblables. Nous étions ce qu'on appelait des antimunichois, des va-t-en guerre parce que nous refusions de dire comme certains « Plutôt Hitler que Léon Blum ! » De là des attaques violentes, des agressions haineuses qui préparaient les drames des années suivantes. Il les subissait sans faiblir et sans dévier de sa route, à aucun moment.

Le 28 mars 1933, Jean Zay rencontre le Maréchal Pétain, venu inspecter les installations de défense aérienne du Loiret. Le Préfet a invité Jean Zay : le Maréchal s'étonne de sa présence. Le jeune député quitte la salle et menace d'une interpellation à la Chambre. Les excuses sont embarrassées. Un affrontement annonciateur ?

1 : Pierre Mendes-France, dans un message de 1982 publié dans les "Documents et Témoignages" de la réédition 2010 chez Belin du livre de Jean Zay "Souvenirs et Solitude", page 254-255.



L'homme à abattre

Artisan du Front Populaire, que la droite dénonce comme une « colonisation juive », Juif, franc-maçon initié à la loge Etienne Dolet, partisan de l'union des gauches et du soutien à l'Espagne républicaine, antimunichois, Jean Zay est à peine entré en politique qu'il est déjà, pour une certaine droite, l'homme à abattre. Pourtant, son parcours n'est pas celui d'un militant révolutionnaire qui voudrait mettre fin au régime capitaliste. Comme l'écrit l'historien Antoine Prost² : « Pour Jean Zay, la République repose avant tout sur le civisme et l'intelligence des citoyens, c'est-à-dire sur leur éducation intellectuelle et morale. (...) Contre la conservation sociale mais aussi contre les utopies révolutionnaires, la politique est ce mouvement par lequel l'humanité s'approfondit et devient en quelque sorte plus digne d'elle-même. »

Jusqu'à la défaite de 1940, La carrière de Jean Zay avait été brillante. Elle n'offrait guère de prise à la critique. Le ministre avait été unanimement apprécié. L'homme politique avait mis sa conduite en accord avec ses opinions : partisan de la fermeté envers Hitler, il avait fait toute la guerre comme sous-lieutenant adjoint au colonel commandant le Train de la IV^{ème} armée. Il résumait cependant tout ce que la droite vichyssoise détestait. Juif par son père, protestant par sa mère, ouvertement franc-maçon, il témoignait de la capacité de la III^{ème} République à produire un personnel politique compétent et responsable.

Il n'avait été compromis dans aucun scandale et ne devait son succès à aucun marchandage politique ; on ne pouvait le traiter ni par la condescendance comme les médiocres ou les indécis, ni par le mépris comme les lâches ou les affairistes. On lui voua donc une haine froide, comme à Mandel, et pour les mêmes raisons.

Sous-lieutenant rattaché à l'état-major de la IV^{ème} armée, il avait séjourné en Lorraine pendant la « drôle de guerre » de 1939-1940. En juin 1940, avec l'autorisation de ses supérieurs, il rejoint Bordeaux pour participer le 19 juin 1940 à la dernière session du Parlement mais, le 21, Jean Zay et vingt-cinq autres parlementaires embarquent à bord du paquebot Massilia pour continuer le combat. Arrivés à Casablanca, au Maroc, quatre d'entre eux, dont Jean Zay, sont arrêtés le 15 août 1940 pour désertion devant l'ennemi. Renvoyé en métropole, Jean Zay est interné le 20 à la prison militaire de Cler-



Le paquebot Massilia

mont-Ferrand. Le gouvernement de Vichy réclame sa mort. Finalement condamné à la déportation à vie, Jean Zay en partance pour la Guyane est transféré au fort Saint-Nicolas à Marseille, puis finalement à Riom.

Blum, Reynaud, Daladier, emmenés en Allemagne, survécurent à l'occupation. Georges Mandel et Jean Zay furent assassinés. Ce sont les seuls hommes politiques à qui Vichy (à la demande de commanditaires plus hauts placés ?) ait fait payer de leur vie d'avoir incarné la tradition républicaine et la résistance à Hitler.

Antisémitisme

La haine antisémite contre « le Juif Zay » se polarise sur « le Drapeau », un pastiche antimilitariste à la manière de Gustave Hervé, écrit par jeu à dix-neuf ans. Ce texte est communiqué à la presse locale d'extrême-droite, et utilisé comme un argument électoral dès 1932, censé prouver l'appartenance de Jean Zay à « l'anti-France ». Il est publié en 1934 par la grande presse antisémite nationale (*Candide*, *Gringoire*, *Je Suis Partout*, *l'Action Française* après 1936), et resurgira à chaque étape de la carrière de Jean Zay. Pendant des mois, une violente campagne de presse orchestrée par Philippe Henriot, ministre de l'Information du gouvernement de Vichy, réclame la condamnation à mort du « Juif Jean Zay » comme juif, franc-maçon, antimunichois, antihitlérien et ministre du Front populaire.

Des notes prises par Jean Zay au Conseil des Ministres de septembre 1938 à septembre 1939, volées à son domicile, sont publiées en 1941 par Philippe Henriot dans « Gringoire » et « Je Suis Partout », tronquées et accompagnées de commentaires haineux. Henriot les rassemble en 1942 dans un ouvrage, *Les carnets secrets de Jean Zay*. Cette publication fait partie du procès intenté par Vichy aux « bellicistes », rendus responsables de la guerre (donc de la défaite), une revanche sur le Front Populaire, après le procès des « déserteurs » à Clermont-Ferrand.

Extrait de la préface de ce « livre » de Philippe Henriot

Les notes qu'on va lire n'enrichiront pas la littérature française d'aucune contribution appréciable. Mais leur publication présente pour l'historien un intérêt documentaire de premier ordre. Leur auteur, après avoir été pendant trois ans l'inamovible ministre de l'Éducation nationale du Front populaire, a tristement achevé sa carrière ambitieuse sans gloire devant un conseil de guerre. Il n'y aurait qu'à lui souhaiter l'oubli si des personnages comme lui n'étaient représentatifs d'une époque et d'un monde qu'ils aident, hélas ! à comprendre et à juger.

A une des heures décisives de notre vie nationale, ce petit Juif se trouvait lancé dans la politique par l'aberration du suffrage universel. Il avait débuté dans sa vie en s'essayant à salir le drapeau du pays qui l'avait accueilli. Ces références avaient alors leur prix. D'autant que, que en tête de son infâme pamphlet, l'auteur avait annoncé qu'il songeait à écrire un livre qu'il intitulerait « Les Respects ». On avait un avant-goût de ce qu'en seraient les chapitres. Il ne fallait laisser

2 : Antoine Prost, *Jean Zay et la gauche du radicalisme*, Presses de Sciences Po, Paris, 2003.



Philippe Henriot (1889 - 1944)

inemployé un démolisseur de ce cynisme et de cette trempe. Il fut donc un des jeunes députés de France, puis un des plus jeunes ministres. Il faut rendre cette justice à Israël qu'on y pratique la courte échelle d'une façon qui laisse loin derrière les méthodes enfantines des «Aryens».

Ministre, on lui confie la jeunesse. Bonne affaire !

Par la jeunesse, on touche à la famille, cette autre force réactionnaire dont son coreligionnaire Blum s'est déjà occupé... Zay se met d'arrache-pied à l'ouvrage. Mais d'autres préoccupations s'ajoutent à celles de son département : la guerre rôde. Dès qu'il en flaire l'approche, il ne se tient plus de fièvre et commence à noter au jour le jour, ses impressions et ses observations. Par elles, nous pénétrons dans les coulisses où se préparait le drame. Ceux qui croient encore que la France a été jetée dans cette sombre aventure par un sursaut spontané de son patriotisme n'auront qu'à parcourir ces pages pour constater que ce patriotisme a simplement servi de paravent à des hommes qui, pour des fins politiques ou raciales, voulaient la guerre, (...)

Ce texte, empli de haine et de déformations racistes, est typique de l'activité de propagande pronazie de Philippe Henriot, qui lui vaudra d'être exécuté par la Résistance le 28 juin 1944.

L'assassinat

Le 20 juin 1944, trois Miliciens viennent le chercher dans sa prison et l'assassinent dans un bois. S'il est certain qu'il s'agissait bien de Miliciens dont l'un fut arrêté et jugé après la Libération, on ne sait toujours pas d'où venait exactement l'ordre : de Pétain ou, comme ce fut le cas pour Georges Mandel³, de plus haut ?

Bien que fort brève, la carrière de Jean Zay fut brillante : Député à 23 ans, Ministre à 32 ans, assassiné à 39 ans, le « Juif Zay » avait de quoi rendre fous de rage les nazis et leurs complices français.

« Les hommes qui ne rêvent point la nuit perdent un tiers de leur existence », Jean Zay dans *Souvenirs et solitude*.

Information de dernière minute : A l'ENA la promotion 2012 a été choisie "promotion Jean ZAY".

Remerciements

Un grand merci à Annie Lacroix-Riz sans qui nous n'aurions pas eu l'idée de rendre hommage à Jean Zay dans ce dossier spécial alors qu'il y a toute sa place.

Merci également à l'Association Jean Zay en Provence Pédagogie, Mémoire et Histoire, Jacques Misguich Président, pour les documents, les conseils et les suggestions dont nous avons bénéficié.

Bibliographie et sources

Site Jean Zay :

<http://aegir.cndp.fr/crdporleans/crdp/jean-zay/>

Jean Zay, *Souvenirs et solitude*, Belin, 1945, réédition 2010.

Pierre Mendes-France, *Documents et Témoignages* (Dans la réédition 2010 du livre de Jean Zay)

Antoine Prost, *Jean Zay et la gauche du radicalisme*, Presses de Sciences Po, Paris, 2003.

Jean Jolly, *Dictionnaire des parlementaires français de 1889 à 1940*, Presses universitaires de France, 1960-1977.

Philippe Henriot, *Les carnets secrets de Jean Zay*, Les Éditions de France, 1942.

Jean Zay, *Aurons-nous la guerre ?*, conférence, 1930.

Olivier Loubes, *Jean Zay, l'inconnu de la République*, Armand Colin, octobre 2012.



Article de Libération 25/02/1953

3 : Pour Mandel, voir François Delpla, *Qui a tué Georges Mandel ?*, L'Archipel, 2008